

# *Triomphe du Cœur*

« C'EST À MOI  
QUE VOUS L'AVEZ FAIT ! »

*PDF - Famille de Marie*

*14<sup>ème</sup> année, Mai - Juin 2011*

*N° 54*

« Objets de l'Amour de Dieu... les hommes sont appelés à devenir eux-mêmes les instruments de la grâce, pour répandre la charité de Dieu. »

*Le Saint-Père Benoît XVI*

## *Non pas par nos propres forces*

Quiconque a été amoureux sait à quel point l'amour inspire et donne une force immense pour agir. Lorsqu'on est tombé amoureux, rien n'est trop difficile ou trop fatigant. Au contraire, on est disposé à prendre sur soi les fardeaux de la personne aimée, et l'on se prête volontiers à de grands sacrifices.

Toutefois personne ne peut conserver longtemps un tel niveau de dévouement. Par expérience nous savons tous combien cet amour humain s'éteint rapidement. « *Je n'éprouve simplement plus d'amour* », que de fois chacun de nous l'a redit.

Mais où puiser l'Amour, si l'on se sent « sans amour » au vrai sens du mot ? Il est alors temps d'aller au plus vite auprès de Celui dont l'Amour, d'un tout autre genre, est toujours disponible.

Chers amis, en lisant cette édition du Triomphe du Cœur, vous rencontrerez des figures de saints et d'hommes comme nous. Eux aussi ont fait l'expérience de leurs limites, mais ils ne se sont pas résignés, au contraire ils sont devenus d'humbles personnes de prière, des adorateurs du Très Saint Sacrement où l'Amour divin demeure.

Pour pouvoir vivre cet Amour divin, que Paul, l'apôtre des gentils, a tellement bien décrit dans son « Hymne à la Charité », nous devons accepter qu'il nous soit donné.

Seulement à un Dieu capable d'Amour infini, pouvait « venir à l'esprit » de se donner

dans la sainte Eucharistie, jusqu'à se laisser « manger ».

Si nous accueillons en nous, de cette façon simple, le Cœur de Dieu, Il nous remplira toujours davantage de Son désir d'aider les autres et de les consoler.

Des saints comme Vincent de Paul ou Joseph Cottolengo ne sont pas les seuls que l'Amour de Dieu, à travers des situations et des circonstances concrètes, inspire, incite et rend capables de grandes œuvres et fondations. Pour nous aussi, les innombrables défis quotidiens peuvent devenir des occasions de dire : « *Par amour pour Toi, Jésus et en comptant sur Ta force !* ».

Un épisode de la vie de Mère Teresa le confirme : en 1965, pendant la visite de Paul VI à la « Maison des Moribonds », le Pape lui offrit la voiture qu'il avait reçue du peuple américain pour son voyage en Inde. Pour en tirer plus de profit, Mère Teresa la mit aux enchères.

Avec cette somme considérable, la Maison des Lépreux put être construite. À la question de son biographe Navin Chawla : « *Comment vous est venue l'idée de la vente aux enchères ?* », Mère Teresa répondit : « *Si vous priez, vous aurez vous aussi des idées de ce genre* ».

Prenons modèle sur ces personnes pleines d'amour et demandons-nous comment nous pouvons vivre concrètement l'amour pour le prochain dans notre cadre de vie, en famille, dans notre milieu de travail. Lors du Jugement dernier,

dont parle Jésus au chapitre 25 de l'Évangile de Matthieu, Dieu nous jugera seulement sur l'amour  
« Alors le roi dira à ceux qui sont à sa droite :  
“Venez, les bénis de mon Père ... Car j'ai eu

faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité...

*« En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à Moi que vous l'avez fait. »*

## Saint Vincent de Paul

*« Regardez comme ils s'aiment », disait-on des premiers chrétiens à Jérusalem. Sept diacres pourvoient à la répartition équitable des biens, de sorte que tout était partagé. L'amour concret pour le prochain, la charité ont toujours été présents dans l'Église, depuis les origines du christianisme, selon les paroles du Seigneur :  
« Tout ce que vous avez fait à l'un des plus petits de mes frères, c'est à Moi que vous l'avez fait. »  
Vincent de Paul fut un de ceux qui, avec un talent d'organisateur et de façon exceptionnelle, mit en place les œuvres caritatives dans la France du XVII<sup>ème</sup> siècle.  
Il est considéré comme le patron de toutes les institutions caritatives, et une seule de ses nombreuses œuvres aurait été suffisante pour rendre son nom inoubliable.*

## Le Credo

Même si par la suite, des Rois se confessèrent à Vincent de Paul et lui demandèrent conseil, même si toute une génération de prêtres fut formée spirituellement par lui, même si de sa Congrégation sortirent de nombreux saints et des régions entières lui durent d'être sauvées de la faim et de la peste, jeune encore, Vincent, fils de paysans, désirait devenir un prêtre bien rétribué, faire carrière et être honoré de titre et de considération. Toutefois plus ce prêtre indigent courrait après la richesse et l'honneur, plus ses projets portaient en fumée.

Ainsi à l'âge de vingt-huit ans, en 1609, Vincent se retrouva à Paris avec une montagne de dettes ; la malchance semblait le poursuivre, mais ce fut là que commença sa conversion.

Il fut publiquement accusé de vol et diffamé jusqu'aux plus hauts niveaux de la hiérarchie ecclésiastique. Il se tut, souffrit et pria pendant six mois, jusqu'à ce que son innocence soit finalement démontrée. Cet événement fut pour Vincent comme une purification intérieure, qui contribua à éloigner toute arrière-pensée de carrière et fit de lui en peu de temps un prêtre exemplaire.

Dès 1610, quand il ne s'est plus agi pour lui que de rechercher l'honneur de Dieu, Vincent reçut une place sûre auprès de la Reine Marguerite de Valois. En qualité d'aumônier, il distribua aux pauvres un tiers du patrimoine de la Reine et visita les malades dans les

hôpitaux. C'est ainsi qu'il se forma à ce que devait devenir sa véritable mission. La cour de la Reine, extrêmement cultivée et croyante, était fréquentée par les meilleurs scientifiques, artistes et ecclésiastiques de son temps. Vincent connut là un célèbre théologien qui depuis longtemps souffrait de graves doutes en matière de foi. Lorsque tous ses entretiens avec ce confrère souffrant s'avèrent inutiles, sans la moindre amélioration, Vincent offrit à Dieu sa foi pour lui. Tout à coup le théologien retrouva la foi, pendant que Vincent fut ébranlé de fortes tentations contre elle, qui le poussèrent à écrire le Credo sur un carton, qu'il porterait dorénavant sur le cœur comme un bouclier. Lorsque les épreuves devenaient particulièrement difficiles, il mettait la main sur ce « credo », en geste de foi.

Vincent porta ce poids spirituel pendant trois ans, sans que personne ne s'en aperçoive, jusqu'à ce qu'il remarque, de façon miraculeuse, que ses doutes concernant la foi diminuaient toujours

lorsqu'il s'occupait d'un pauvre malade avec amour. Finalement il fit un vœu, auquel il resta fidèle jusqu'à sa mort : « *Je veux mettre toute ma vie entièrement au service des pauvres* » et dès lors il put croire de nouveau d'un cœur serein.

A trente-deux ans, Vincent de Paul devint le précepteur des fils du riche et dévot Comte de Gondi, Commandant suprême de la Flotte française et Général des Galères. En visitant les propriétés du Comte, il se rendit compte de l'incroyable pauvreté de ces paysans et à quel point ils étaient négligés en matière de religion.

« *Un dimanche, pendant que je me préparais à la Sainte messe, je fus informé de la situation d'une famille vivant dans une ferme isolée, à un quart d'heure de là, dont tous les membres étaient alités, dans un indicible état de misère.*

*Cela me frappa profondément, et dans l'homélie je recommandai cette famille aux fidèles, de sorte que Dieu toucha leur cœur.* »

## *Devenir tout à tous*

Pour Vincent ces cas de pauvreté extrême et de nombreux autres maux étaient toujours un signe de Dieu, pour passer à l'action. Il en fut ainsi également lorsque en 1619 il fut nommé aumônier des galères par le Comte de Gondi. Avant d'être conduits aux galères, les criminels étaient détenus pendant des mois dans les prisons de Paris, réduits comme des animaux dans des cellules sombres et putrides. Couverts d'insectes et tourmentés par les rats, lourdement enchaînés, ils étaient couchés recroquevillés sur de la paille humide, qu'ils mangeaient parfois, poussés par la faim. Devenus à moitié fous de peur, beaucoup d'entre eux se mutilaient pour être inutilisables sur les galères. Le saint fut bouleversé par ces conditions épouvantables.

De leur côté, les prisonniers n'en croyaient pas leurs yeux en voyant ce simple prêtre leur

rendre visite, les appelant avec un sourire « mes enfants », bander leurs blessures et leur porter à manger. Il se procura rapidement un logement décent pour soigner, consoler et instruire les voleurs et les assassins.

Au début, la société parisienne hochait la tête. Toutefois, comme le nombre de galériens convertis augmentait, alors qu'ils avaient perdu toute foi en Dieu, bientôt Vincent de Paul fut admiré comme le « charmeur de tigres. » « *Ce n'est que lorsque j'eus partagé leurs douleurs, eus compassion de leur malheur et embrassai leurs chaînes, qu'ils m'écoutèrent et prièrent Dieu* », témoigna Vincent.

En peu de temps, aller voir personnellement Vincent en prison devint une mode pour l'aristocratie parisienne ; de son côté, Vincent se servit de cette situation pour gagner les dames

pleines de compassion à une œuvre d'assistance aux détenus. Sa charge d'aumônier permit à saint Vincent de visiter des milliers de forçats sur les bateaux ; il écoutait leurs plaintes, baisait leurs crânes rasés et les consolait tous avec des paroles d'une telle douceur qu'à la fin tous s'attendrissaient.

Tant qu'il restait sur les galères, aucun surveillant n'osait blasphémer ou frapper les prisonniers. Poussé par une ardeur intérieure, le saint se fit une fois enchaîner sur le banc des rameurs à la place d'un père de famille désespéré. L'échange secret ne fut découvert qu'après des semaines et par la suite, dans sa vieillesse, de profondes blessures aux jambes restaient les témoins silencieux de ce service volontaire de forçat.

*« Si Dieu a favorisé de bénédictions nos premières missions, c'est parce que nous étions aimables, humbles et cordiaux envers eux »* expliquait modestement Vincent de Paul.

En effet, personne ne pouvait résister à

son amabilité. Il frappait, toujours avec succès, aux portes d'Anne d'Autriche, mère du futur Roi Soleil Louis XIV, lorsqu'il avait besoin d'aide pour ses enfants trouvés, pour assister les malades mentaux, pour les œuvres en faveur des mendiants et des réfugiés, pour les écoles, les hôpitaux, les hospices ou bien pour son séminaire récemment fondé et destiné au renouveau du clergé.

Un jour, dans les couloirs du château, il indiqua en souriant le précieux collier de la Reine et demanda : *« Majesté, ne peut-on faire en sorte que ces pierres se transforment en pain ? »* La Reine comprit, enleva son collier et la transformation fut faite au plus vite ! Une somme considérable aboutit alors dans les mains du « Père des pauvres » ! Il n'est pas étonnant que son cœur, si semblable au Cœur doux et humble du Seigneur, soit resté intact jusqu'à aujourd'hui. Cette précieuse relique est vénérée à Paris, Rue du Bac, dans la Maison-Mère des Sœurs de Saint Vincent de Paul.

## *Nous sommes appelés à rendre visible l'Amour de Dieu.*

Vincent de Paul, fascinait tout le monde par ses manières bienveillantes et gaies, mais en réalité il possédait une nature plutôt sévère et mélancolique : *« J'étais épineux comme un roncier. Je me suis alors tourné vers Dieu*

*en Le priant avec insistance de m'enlever ce caractère austère et rébarbatif pour me donner un esprit aimable, doux. Par la grâce de Dieu, je me suis vu quelque peu délivré de ma sombre nature. »*

# La maison de la divine Providence

*Joseph Benoît Cottolengo (1786 - 1842) chanoine à l'église du Corpus Domini, au centre de Turin, était un confesseur et directeur de conscience apprécié.*

*Son cœur généreux ne pouvait surtout rien refuser aux pauvres pour lesquels il nourrissait depuis son enfance, grâce à l'éducation reçue de sa mère, un amour tout particulier.*

*Toutefois il sentait que sa vie sacerdotale n'était pas réalisée.*

*En recherche et inquiet, il s'isola toujours davantage.*

*Les scrupules et la dépression le tourmentèrent, jusqu'au jour où il lut une biographie de Saint Vincent de Paul. L'amour de cet apôtre de la charité pour le prochain*

*l'enthousiasma, mais souffrant encore de dépression,*

*les force nécessaires lui manquaient pour vivre un tel amour.*

*Un événement dramatique fut alors à l'origine d'un tournant dans sa vie.*

## Seigneur, que veux-Tu de moi ?

Celui-ci se produisit le 2 septembre 1872 ; ce prêtre de 41 ans, affecté à l'Église du Corpus Domini, fut appelé auprès d'une moribonde, Jeanne Marie Gonnet ; elle était couchée dans l'écurie d'une auberge où, où habituellement les malades sans domicile et les ivrognes importuns étaient amenés par les gardes communaux. Cette femme de trente-cinq ans, en état de grossesse avancée, voyageait de Milan à Lyon avec son mari et ses trois enfants lorsque, tremblante de fièvre, elle avait eu un besoin urgent d'assistance médicale. Au terme de sa grossesse, l'hospitalisation lui avait été refusée, par crainte que les cris du bébé ne dérangent. Ce fut le même refus dans une maternité, sa fièvre pouvant provoquer une épidémie.

Ainsi Joseph Cottolengo, après lui avoir donné l'onction des malades, dut assister impuissant à la mort de la maman et, quelques minutes après, à celle de l'enfant nouveau-née.

Bouleversé il revint à l'église, tomba à genoux devant le tabernacle et pria : « *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu fait voir tout cela ? Que veux-tu de moi ? Je dois faire quelque chose*

*pour qu'une telle tragédie ne se renouvelle pas !* » Peu après il fit sonner les cloches, alluma toutes les bougies de l'Autel de Notre-Dame et, à la surprise des personnes accourues, il entonna les Litanies de Lorette à voix forte, rayonnant de joie : « *La Grâce s'est manifestée ! La Grâce a vaincu ! Que la Sainte Vierge soit louée !* » Maintenant il connaissait le projet de Dieu ! Dorénavant il ne s'occuperait que de ceux dont personne ne prenait soin. C'est ainsi que commença l'œuvre grandiose du Cottolengo, à laquelle ce prêtre se dédierait entièrement durant les 15 dernières années de sa vie.

Plein d'un élan renouvelé, et sans argent en poche, il loua trois chambres. Un pénitent paya les premiers cinq lits, et Joseph Cottolengo fut plein de confiance : « *La Divine Providence nous a procuré les lits, elle pourvoira donc aussi aux malades.* » Après seulement trois ans, avec un médecin et un pharmacien bénévoles, son œuvre pouvait assister plus de 200 malades.

Cependant lorsque le choléra éclata, les voisins portèrent plainte contre le petit hôpital en le considérant comme « foyer de l'épidémie » ;

après quatre ans d'activité, le centre d'assistance dut être fermé. Le prêtre cependant ne perdit pas sa confiance et dit avec un sourire : « *Pour pouvoir mieux pousser, les choux doivent être transplantés !* » A peine sept mois plus tard, en 1832, dans le quartier périphérique du Valdocco, il inaugurait la « Petite Maison de la Divine Providence », avec deux chambres, une étable et un grenier. Tout d'abord il suspendit, au-dessus de la porte d'entrée, une pancarte avec sa devise : « *L'Amour du Christ nous presse !* »

Quatre semaines après son ouverture, la « Petite Maison » était déjà irrémédiablement trop petite. Toutefois, en peu de temps Joseph Cottolengo réussit à entrer en possession d'une ancienne fabrique de chapeaux et de quelques maisons limitrophes. Il prophétisa alors à ses premiers collaborateurs : « *Oh, ce n'est qu'un petit début, et la 'Petite Maison' deviendra grande ! Elle ressemble à un grain de moutarde, dont le destin est de croître et de devenir un grand arbre. Viendra le jour où dans ces chambres des milliers de personnes mangeront le pain de la Divine Providence.* »

Il en fut ainsi, malgré les résistances, les dérisions et les calomnies. « *Je ne suis qu'un instrument de la Divine Providence, à laquelle je crois plus fermement qu'à l'existence de la ville de Turin* », disait de lui-même Don Joseph, toujours modeste ; et poussé et inspiré par les exigences, il fondait toujours de « nouvelles familles », nom habituel donné aux Maisons pour ses « enfants chéris et ses perles » : les malades indigents et âgés, les orphelins, les aveugles, les sourds-muets, les épileptiques, les invalides et les malades mentaux. Parallèlement, il fonda pour les soins et l'assistance spirituelle de ces personnes, quinze « familles religieuses », parmi lesquelles de nombreuses communautés contemplatives et une congrégation de prêtres.

Dès le début, de nombreux volontaires collaborèrent aux activités de Cottolengo, parmi eux il y eut aussi le jeune prêtre Don Bosco, arrivé depuis peu à Turin, et qui fonderait plus tard dans le même quartier du Valdocco l'ordre des Salésiens. A partir de 1841, Don Joseph l'invita à confesser les malades et à s'occuper des enfants invalides. Quand Don Bosco eut 26 ans, alors qu'une fois de plus il prêtait ses services à la « Petite Maison »,

Cottolengo tâta sa soutane et lui dit en plaisantant : « *Ce tissu est trop léger. Tu peux en chercher un de plus résistant, parce que beaucoup de jeunes s'accrocheront à cet habit.* »

Le Saint Fondateur ne se lassait jamais de répéter à ses fils spirituels : « *Ce qui est donné pour les pauvres doit leur être distribué aussitôt. Nous ne devons rien garder pour nous-mêmes, sinon la Providence ne nous enverra plus rien, sachant qu'il nous reste encore quelque chose.* » Lorsque les ressources nécessaires manquaient, il faisait immédiatement rechercher dans toute la maison quelle pouvait en être la cause. Si effectivement il y avait un lit de libre, ses collaborateurs devaient trouver aussitôt un malade ; dès que le lit était occupé, ou que les derniers aliments ou remèdes étaient distribués, les dons arrivaient aussitôt.

Selon la devise : « *Nous devons seulement distribuer ce que la Providence nous envoie aujourd'hui et ne pas penser à demain* », Joseph Cottolengo distribuait chaque soir, avant d'aller dormir, en signe de confiance, tout l'argent qui lui restait. « *Soyez certains que la Divine Providence ne manquera jamais. Elle n'a jamais échoué. Pour elle, nourrir 5 000 personnes n'est pas plus difficile que d'en nourrir 500. Si quelque chose manque, c'est à cause de notre manque de confiance.* » Donc le prêtre ne perdait jamais sa sérénité lorsque des préoccupations et des créanciers le harcelaient. Toutefois, il priait souvent des nuits entières, toujours convaincu : « *La prière est la première et la plus importante tâche dans la Petite Maison* », comme pour dire : elle est la clef du trésor de la Divine Providence.

C'est ainsi que, précisément dans les moments difficiles, il s'efforçait à une plus grande confiance en accueillant plus de pauvres, en signant des contrats pour de nouvelles maisons et une fois il fit même commencer la construction d'un hôpital pour femmes juste au moment où il ne pouvait compter sur aucune aide financière.

« *La Petite Maison va de l'avant tant qu'elle ne possède rien. A ma mort, elle n'aura pas de dettes* », prédisait avec justesse Joseph Cottolengo en parlant du développement de son

œuvre. En effet, quand le fondateur mourut à l'âge de cinquante-six ans, tous les créanciers renoncèrent au remboursement des sommes qu'ils avaient prêtées. Aujourd'hui, 170 ans après la mort du saint, il existe plus de cent « filiales » dans le monde entier.

À Turin la « Petite Maison » devint un quartier de 90 000 mètres carrés avec des cliniques, des ateliers modernes et des centres thérapeutiques. La blanchisserie occupait à elle seule un hectare de terrain et les cuisines étaient l'équivalent de deux énormes halls de gare. Actuellement, 500 sans-abri sont nourris quotidiennement, comme au temps de Joseph Cottolengo qui les réunissait

autour de lui, leur lisait à haute voix l'Évangile et leur servait ensuite le pain et la soupe.

Comme à ses débuts, la « Petite Maison » ne possède aucun capital, aucun revenu fixe, aucune subvention et même aucun budget prévisionnel. Elle vit complètement de la Providence aimante de Dieu ! Ici environ 15 000 indigents sont hébergés, soignés et assistés gratuitement. Aux côtés des 2 000 sœurs infirmières, travaillent bénévolement dans l'œuvre de Cottolengo des médecins, des thérapeutes et des volontaires - conformément à la règle de vie de leur Saint Fondateur : « *L'Amour du Christ nous presse !* »

## *La sœur des bidonvilles*

*Malgré les différences de caste, de nationalité, de culture et de religion,*

*Mère Teresa, pendant quarante ans a travaillé fidèle à sa devise :*

*« Tout ce que nous faisons, prière, travail, souffrance,  
nous le faisons pour Jésus et avec Jésus.*

*Dans les pauvres nous Le servons et nous L'aimons. »*

Dès ses premières sorties dans les rues de Calcutta, Mère Teresa fut vite appelée « la sœur des bidonvilles ». Au cours d'un congrès catholique, à Berlin en 1980, elle raconta elle-même sa première rencontre bouleversante avec une moribonde, aux débuts de sa nouvelle activité : « *Il y a trente ans, alors que je marchais dans les rues de Calcutta, toute seule avec Jésus, j'ai trouvé une femme couchée devant l'Hôpital Campbell, à moitié rongée par les rats et les fourmis, couverte de crasse et pleine de vers. Je ne parvins pas à la regarder, je ne réussis pas à la toucher ni à m'approcher, et je m'enfuis. Dans ma fuite cependant j'ai prié Notre-Dame : 'Marie, ma Mère, donne-moi un cœur tellement pur et tellement beau, tellement pur et tellement immaculé, tellement plein d'amour et*

*d'humilité, que j'aie la force d'accueillir Jésus, de toucher Jésus, d'aimer Jésus dans ce corps délabré.* »

*Je suis alors revenue sur mes pas, et prenant la femme dans mes bras je l'ai soulevée : j'ai su que c'était Lui, le Seigneur, que je soulevais à cet instant. C'était le signe que l'amour du Christ était plus grand que ma faiblesse. Je l'ai portée à l'hôpital, où ils n'ont pas voulu l'accueillir. Je me suis obstinée, et ils finirent par la poser par terre, sur un simple matelas. Quelques heures plus tard, la femme mourait.*

*Alors j'ai décidé de chercher un local pour les moribonds où je pourrais m'occuper d'eux personnellement. Si à l'époque je n'avais pas pris cette mourante, notre Congrégation aurait cessé d'exister ».*

## *La Maison du « Cœur pur »*

En 1952, Mère Teresa reçut de l'administration communale un édifice proche du Temple de la Déesse Kali, dans le centre du faubourg du temple hindou Kalighat. C'est là qu'elle organisa son Mouroir, devenu, par la suite, célèbre dans le monde entier.

Dans ses discours elle racontait souvent : « *Une fois j'ai sorti un homme d'un égout, son corps était couvert de plaies et rongé par les vers. À Nirmal Hriday j'ai commencé à le laver et à soigner ses blessures suppurantes. Pendant ce temps, il suivait chacun de mes mouvements, les yeux mi-clos, sans se plaindre. "Souffres-tu beaucoup ?", lui demandai-je. "Oui", répondit-il à voix basse, en ajoutant : "Mais je suis heureux,*

*parce que je n'ai jamais habité dans une maison. J'ai vécu comme un animal, mais maintenant, entouré de tant d'amour, je mourrai comme un ange." »*

Dans le Mouroir tout est tranquille et propre, les sœurs ne prêchent que par leurs actes. Une fois un athée, sans être vu, observa longuement une sœur qui s'occupait d'un agonisant trouvé dans la rue. L'observateur inconnu fut tellement frappé qu'il dit ensuite à Mère Teresa : « *Je suis arrivé ici athée. Mais j'ai pu voir de mes yeux l'amour de Dieu à travers les mains de cette sœur, à travers sa tendresse et son amour pour un pauvre malade. Oui, Mère, maintenant je crois ! »*

## *La Sainte Eucharistie, source de notre force*

Depuis le début de son apostolat auprès des pauvres, et pendant des décennies, Mère Teresa souffrit d'obscurité intérieure : elle s'accrocha de toutes ses forces à Jésus : « *La Sainte Messe est la nourriture spirituelle qui me soutient. Je ne pourrais pas rester, même un seul jour ou une heure de ma vie, sans elle. Dans l'hostie je vois le Christ sous la forme du pain, dans les bidonvilles je le vois dans la personne plaintive du pauvre, dans les corps ravagés, dans les enfants et dans les mourants. »*

C'est pourquoi, lorsque en 1975 elle fut invitée à ouvrir une Mission dans l'État musulman du Yémen, elle posa une unique condition : « *Nous viendrons si nous pouvons avoir un prêtre qui célèbre la Sainte Messe tous les jours. Nous ne pouvons pas résister autrement. »*

Elle obtint l'autorisation, et ses sœurs commencèrent à travailler parmi les lépreux.

Un mufti (une autorité religieuse musulmane) affirma à ce propos : « *Pendant des années je croyais que Jésus était seulement un prophète comme Mahomet. Mais maintenant je suis convaincu que Jésus est Dieu, s'il rend des sœurs capables d'un si grand amour pour les pauvres. »*

Mère Teresa fit une autre expérience en Inde : « *Je me rendais avec quelques sœurs au Congrès Eucharistique. Sur la route je vis deux moribonds, une femme et un homme. Je m'arrêtai et dis aux autres : "Allez au Congrès, moi je reste là et je m'occupe d'eux." Beaucoup me reprochèrent de ne pas être venue au Congrès. Plus tard, je leur dis très calmement : "Je suis partie pour adorer le Christ sous la forme du pain, mais sur la route je l'ai trouvé en la personne de deux moribonds. Je me suis arrêtée pour l'adorer." »*

Souvent elle encourageait ses jeunes sœurs : « *Si vous voulez vraiment grandir dans l'amour, alors allez à la Sainte Eucharistie, et adorez Jésus. Au début, dans notre Congrégation, nous avions une heure d'adoration par semaine. En 1973, nous décidâmes d'avoir une heure d'adoration*

*par jour. Nous avons beaucoup de travail. Mais depuis que nous avons l'adoration tous les jours, notre amour pour Jésus est devenu plus profond, notre amour l'une pour l'autre plus compréhensif, notre amour pour les pauvres plus compatissant, et le nombre des vocations a doublé. »*

## *Pas même pour un million de dollars !*

En 1957, Mère Teresa commença à s'occuper de lépreux qui avaient perdu famille, maison, amis et travail à cause de leur maladie. A proximité de Calcutta, à Titagarh, sur un terrain vague, sous un arbre, elle inaugura son « premier dispensaire », auquel succéda bientôt un « hôpital mobile » sur un camion et enfin le premier de plus de cent Centres modernes en Inde, où sont soignés presque 200 000 patients par an. La lèpre entre-temps peut être stoppée et même guérie !

Un jour, un journaliste américain observait Mère Teresa pendant qu'elle soignait un lépreux gravement mutilé. Il s'exclama : « *Je ne ferais pas une chose pareille, pas même pour un million de dollars !* » « *Moi non plus, je ne le ferais pas pour un million de dollars !* », répondit-elle en souriant : « *mais je le fais par amour pour Dieu. Ce pauvre qui souffre est pour moi le Corps du Christ.* »

Dès le début, Mère Teresa voulut « *transmettre à ces laissés-pour-compte le sentiment d'être utile* » ; ainsi des douzaines de métiers à tisser furent montés à Titagarh. Quatre mille saris blancs aux bords bleus destinés aux Missionnaires de la Charité y étaient tissés par an.

Dans les années soixante, ce fut surtout la visite du Pape Paul VI qui rendit célèbre les œuvres de Mère Teresa, même dans les pays lointains. Des personnes toujours plus nombreuses proposèrent leur aide ; parmi elles, il y avait aussi des non chrétiens, comme le constatait Mère Teresa : « *À Calcutta la plupart*

*des gens n'étaient pas chrétiens. Une fois par exemple, des étudiants hindous apportèrent de l'argent pour mes pauvres qu'ils s'étaient fait donner dans une compétition sportive, à la place du trophée. Une autre fois ce fut un enfant hindou, d'à peine quatre ans, qui m'enseigna comment on peut aimer d'un grand amour. Je ne sais pas comment, ce petit avait appris à la maternelle que je n'avais plus de sucre pour les enfants de notre maison. Il dit à ses parents : "Je ne veux pas manger de sucre pendant trois jours. Je le mets de côté pour Mère Teresa." Trois jours plus tard, il vint dans notre maison accompagné de ses parents. Il était debout face à moi, tenant dans sa main un sachet contenant le sucre économisé. Le geste généreux de cet enfant de quatre ans, qui réussissait à peine à prononcer mon nom, me convainquit que toute offrande que nous faisons par amour pour Dieu revêt aussitôt une valeur infinie.*

*La même chose se produisit avec un couple de jeunes mariés, qui me remit une somme d'argent considérable en m'expliquant : "Nous nous sommes mariés il y a deux jours, nous avons déjà décidé de renoncer aux saris précieux et au repas de noce pour vous donner de l'argent pour vos pauvres." À ma question : "Pourquoi l'avez-vous fait ?", je reçus une réponse surprenante : "Vous savez, notre amour est tellement grand que nous voulions le partager avec les pauvres. Ce fut pour nous*

*une joie indescriptible.” »*

Une riche dame hindoue fit aussi cette joyeuse expérience du partage. Elle se proposait d'aider Mère Teresa, mais en même temps elle reconnaissait : « *Vous savez, les saris luxueux m'enchantent. Chaque mois j'en achète un nouveau.* » « *Et en effet* » - observe Mère Teresa - « *elle portait un précieux sari de 800 roupies. Le mien en coûtait à peine 8 ! Je me recueillis alors un instant et je priai la Mère de Dieu de m'inspirer, pour pouvoir répondre de la meilleure façon à la requête de cette bienfaitrice, désireuse de collaborer à notre mission.*

L'idée me vint de lui dire : « *Il me semble que la meilleure chose serait de commencer avec le sari : la prochaine fois, tu en achètes un de 500 roupies au lieu de 800, et avec les 300 roupies qui restent tu achètes des saris pour les pauvres.* » Ainsi la riche Dame hindoue réduisit ses dépenses au point de

*se contenter de saris à 100 roupies. Elle m'avoua que ce fait avait changé toute sa vie : “Aujourd'hui je comprends vraiment ce que veut dire partager. J'ai l'intime impression d'avoir reçu beaucoup plus que je n'ai donné.” »*

Mère Teresa rappelait aussi volontiers le fait suivant : un soir à la maison mère, un mendiant voulait absolument lui parler personnellement : « *Le pauvre ne demandait pas de nourriture ou d'aumône. Non, il voulait m'offrir le gain de sa journée, soit quelques monnaies dans une tasse de métal, à peine deux roupies. J'ai un peu hésité et je me suis dit : “Si j'accepte, ce soir il sera affamé ; si je refuse, je vais le blesser.” Ainsi j'acceptai l'offrande, et le mendiant tout joyeux me baisa la main. Je savais qu'il m'avait donné tout ce qu'il possédait. Ce don a eu pour moi plus de valeur que le prix Nobel et toutes les décorations reçues.* »

## *Calcutta se trouve partout*

En 1979, Mère Teresa reçut le Prix Nobel de la Paix et l'accepta au nom des pauvres. Dans son discours elle parla de cette « lèpre de l'occident » qu'elle rencontrait partout dans les pays du bien-être : « *La pauvreté de l'Occident est beaucoup plus difficile à enrayer. Lorsqu'une personne est exclue, lorsqu'elle ne se sent ni désirée ni aimée, quand elle a été rejetée de la société : c'est une pauvreté si douloureuse, si terrible ! Vous et moi nous devons discerner cette faim d'amour, peut-être même dans notre propre maison !* »

Ensuite, elle mentionna qu'elle avait observé dans une maison de retraite, que tous les pensionnaires avaient continuellement les yeux fixés sur la porte d'entrée . « *À ma question : “Comment expliquer cela ? Et pourquoi ne sourient-ils jamais ?”, un assistant répondit : “Ils espèrent qu'un de leurs enfants viendra les trouver. Ils sont blessés parce qu'ils ont*

*été oubliés.” Et je vis combien ils avaient besoin d'amour. Dans notre propre famille, il y a peut être quelqu'un qui se sent seul, qui est malade, ou qui a des préoccupations. En ce cas, sommes-nous prêts à l'accueillir ?* »

A ce propos, Mère Teresa eut une rencontre inoubliable dans une rue de Londres : un homme riche lui demanda si elle pouvait envoyer ses sœurs chez lui. Sa femme et lui-même étaient âgés, et bien que riches, souffraient d'une solitude alarmante. Alors Mère Teresa commença à former des groupes de dialogue avec les personnes âgées isolées : « *Les sœurs les laissaient simplement parler, parler et parler, et elles écoutaient. Oui, c'est une belle chose que de prêter attention à quelqu'un que personne ne désire écouter !* »

Mère Teresa racontait aussi le cas d'un homme seul et abandonné, à Rome ; ses filles spirituelles lui avaient nettoyé la maison, fait sa

toilette et fait la cuisine pour lui : « *Toutefois les sœurs ne réussissaient pas à lui faire dire un mot. Même au cours de leurs visites les trois jours suivants, il restait muet, jusqu'à ce que, finalement, il leur demande : "Vous m'avez apporté Dieu, amenez-moi aussi un prêtre."* Et cet homme qui n'avait ouvert la bouche que pour ces quelques mots, se confessa. Il était catholique et il n'avait plus reçu le sacrement de la confession depuis 60 ans. Le matin suivant il mourut dans la paix ».

Au fil des ans, les Missionnaires de la Charité ont ouvert des missions sur tous les continents. En Australie par exemple, dans la Maison de la Miséricorde de Melbourne, les missionnaires accueillirent un alcoolique : il était au chômage depuis des années et était devenu un rebus de la société. Après quelques semaines de cure de désintoxication, c'était un homme nouveau. Il dit aux sœurs : « *Votre amour m'a fait comprendre que Dieu m'aime !* » Il retourna ensuite chez lui, auprès de sa femme et de ses enfants, et chercha

un travail. Quatre semaines plus tard, il apportait son premier salaire aux sœurs en leur disant : « *Employez cet argent pour montrer à d'autres l'amour de Dieu, comme vous l'avez fait pour moi.* »

Dans une autre occasion, Mère Teresa reçut la lettre d'un brésilien de la haute société : « *Il m'écrivit qu'il avait entièrement perdu la foi en Dieu, ainsi que son travail, de sorte qu'il ne voyait pas d'autre issue que le suicide. A cette époque, il était passé devant un magasin d'électroménagers et fortuitement, sur un écran il avait vu nos sœurs prendre soin des malades et des mourants, dans la Maison des moribonds. A la vue de ces images, m'écrivait-il, il était tombé à genoux et avait commencé à prier, pour la première fois depuis des années. Il avait alors pris la décision de revenir à Dieu et de faire de nouveau confiance aux hommes. L'expérience qu'il avait vécue l'avait convaincu que Dieu aime encore le monde aujourd'hui.* »

## Une « réponse » étonnamment rapide

*Emanuela Ruggeri et Marco Ballabene, de Riccione, (Italie) ont expérimenté comment Dieu les a exaucés de manière extraordinaire. Ils sont convaincus qu'un sacrifice fait par amour, même s'il est caché aux yeux du monde, est l'un des actes charitables les plus puissants.*

Marco est tombé amoureux d'Emanuela, aujourd'hui sa femme, il y a sept ans, lorsque dans un groupe de prière elle témoigna de l'importance de la souffrance dans sa vie. Emanuela avait assisté jusqu'à la mort sa mère gravement malade. Marco lui avait exprimé sa grande estime et son affection dans une lettre anonyme : « *J'ai l'impression de te connaître depuis toujours, bien que je ne t'ai jamais adressé la parole... Dans cette situation si douloureuse je me sens particulièrement proche*

*de toi... Tu es un exemple pour nous tous et une confirmation de ce qui existe vraiment, même si nous ne le voyons pas : Jésus... Je prie souvent pour que tu sois heureuse et surtout je demande à Dieu qu'il me donne l'occasion de mieux te connaître ... »* Marco cependant devra attendre cet instant encore longtemps, parce qu'Emanuela ne se sentait pas capable de nouer une amitié aussitôt après la mort de sa mère. Elle avait vite compris qui était l'auteur anonyme de la lettre, mais elle ne lui avait pas donné l'occasion de

faire plus ample connaissance. Après quelques temps, ayant surmonté le deuil de sa mère, Emanuela commença sérieusement à prier pour connaître le projet que Dieu avait pour elle. « *Je sentais clairement que je voulais partager ma vie avec quelqu'un, et j'étais sûre d'être appelée au mariage. Je lus de nouveau "par hasard" la lettre que Marco m'avait écrite trois ans plus tôt, et cette fois-ci j'étais frappée par son amour pur et vrai, qui cherchait mon bonheur. Je ne lui avais pas répondu pendant trois ans, mais je me suis soudain sentie poussée à lui envoyer un SMS pour le remercier de sa promptitude à bien vouloir m'accompagner sur mon chemin. Il y avait quelqu'un d'autre à qui j'aurais pu penser comme mari, j'ai donc prié Dieu de me donner un signe en faisant venir à la Sainte Messe, un jour déterminé, l'homme qu'Il m'avait destiné. Et ce fut Marco. »*

Le 29 septembre 2007 pour la première fois Emanuela et Marco se rendirent ensemble au bord de la mer, et là ils prièrent le rosaire. Lorsque après le premier mystère du chapelet, des feux d'artifices commencèrent à éclater, ce

fut pour les deux la confirmation de ce qu'ils venaient juste de comprendre : Dieu les avait unis. Ils consacrèrent leur amour à Notre-Dame et décidèrent de vivre la période des fiançailles dans la chasteté, aussi bien dans leurs pensées que dans la façon d'exprimer leur tendresse. Rapidement ils se rendirent compte que cette décision était liée à un grand combat et difficile à réaliser. C'est en priant le chapelet ensemble qu'ils eurent l'idée d'offrir leur sacrifice pour Claudia, leur voisine.

Claudia vit depuis vingt ans avec son mari ; bien qu'éloignés tous deux de la foi, ils se marièrent à l'Eglise il y a 6 ans. Souffrant de ne pas pouvoir avoir d'enfants, Claudia pensait à la fécondation artificielle, même si l'Eglise ne la permet pas. Après que Marco et Emanuela aient offert leur sacrifice pour Claudia, cette dernière changea d'opinion et après avoir parlé avec eux, elle se décida même à remettre toute sa confiance en Dieu. Il ne l'a pas déçue !

Le 8 décembre 2008, fête de l'Immaculée, Claudia était enceinte et Aurore voyait le jour le 10 septembre 2009.

*Amen, je vous le dis : chaque fois que vous  
l'avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères,  
c'est à Moi que vous l'avez fait.*

*Mt 25, 40*